

HISTOIRE DES CAFÉS ET BISTROTS

Cœur de la fameuse sphère publique où se font et se défont les réputations, la taverne, le café et le bistrot accueillent, depuis des siècles, rêves et désespoirs des tribuns occasionnels, les discours des “brefs de comptoirs”.

Lieu où l'on cause, lieu où l'on observe, lieu où l'on attend son aimé(e) ou la fin de la journée, lieu où l'on écrit ou lieu où l'on s'abrite pour lire, lieu où l'on s'intoxique le foie ou le palpitant par intraveineuse caféinée, le troquet est le havre de décélération de sociétés constamment en surchauffe, par l'effet de la dictature horlogère, synonyme de civilisation contemporaine.

Balzac, avec son sens de la formule, a parfaitement compris ce que représente déjà sous la Restauration, le café pour les élites et le pouvoir : « *Le cabaret est la salle de Conseil du peuple* ».

Alfred Delvau, lui, parle d'une vie de café « *menée à Paris par les grands comme par les petits, par les riches comme par les pauvres, par les artistes comme les artisans* ». Donc, le bistrot, c'est d'abord l'endroit où il y a un contact humain et pour les élites bien pensantes, c'est fort logiquement que le café est un lieu de folie. Ainsi,

quand Jérôme Bosch peint *La Nef des fous*, il représente un café ambulante, voguant sur une nef.

Aucun lieu n'a suscité le fantasme à ce point, si ce n'est le lupanar. Et comme celui-ci, il s'est traduit par une taxinomie tout à fait extraordinaire, qui souligne bien la profondeur du mythe : la taverne, qui est la qualification la plus ancienne (du latin *taberna*), le cabaret, le bouchon (depuis qu'Henri III a imposé à tous les débiteurs de boissons de placer un bouchon de branche au-dessus de leur porte), le caboulot, l'assommoir (Zola), le bouge, le tapis-franc (cher à Sue et à Dumas), la gargote, la buvette, le bouzin, la cambuse (par extension du langage maritime), la crèmerie (du XIXe siècle, mais survivante de nos jours par l'expression "changer de crèmerie"), la tabagie, le bougnat (en provenance de l'Aveyron), le beuglant (quand on y faisait de la musique), la goguette, l'estaminet, la guinguette (ou l'endroit où l'on boit du ginguet), le boui-boui, le bastringue, le bar, le rade (encore pour les marins), le zinc, le marchand de vins, le manzingue (déformation du précédent), le café (de *kawa* : encore une influence culturelle que nous devons à l'Arabie heureuse), et le bistrot qui s'est transformé en "bistroquet", et donc en "troquet".



Jules Avenet, décoration murale de la “Taverne Montmartre”, dite aussi “Brasserie Pousset” (vers 1880-1890)

Un lieu pour tous, chacun le sien

Le café se divise en deux types élémentaires : le café de passage / le café d'habitues.

En ville, chaque classe sociale a ses cafés. Madame Dubarry peut aller se faire graisser le foie chez *Ramponeau*, Milord l'Arsouille à *la Courtille*, l'ouvrier de Belleville n'aurait jamais pénétré au *Café anglais*. Aujourd'hui, Madame Parisot-Médeffe ne serait pas bienvenue dans un café kabyle à l'entrée de la cité Gagarine tout comme il ne viendrait pas à l'idée des jeunes de Saint-Denis d'entrer au *Flore*.

Le café a longtemps été le lieu de ceux qui n'ont pas de domicile, des marginaux qui viennent trouver refuge. Désormais, on fait dégager le quidam au bout d'une heure sans consommer, et on réserve les toilettes aux clients, quand on ne fait pas payer le verre d'eau.

Si les hommes vont au café, c'est aussi pour lutter contre le froid et/ou la solitude d'une chambre de bonne pour l'étudiant, d'une chambre au foyer pour l'ouvrier émigré, de la rue pour le SDF. Lieu d'accueil, lieu de travail, lieu de rendez-vous, le café est également un endroit privilégié pour tous ceux qui ont été chassés de chez eux ou qui ont fui leur patrie d'origine. Les vétérans du Vietminh ou des indépendances africaines évoquent ainsi avec des accents voluptueux le goût du petit noir dégusté dans un troquet du Quartier latin (par comparaison, Lénine se gorgeait de crémeux chocolats dans son exil suisse, annonçant déjà par là la cholestérolisation des idées marxistes...).

Des chiffres

Guilbert de Mestre voit déjà 4 000 tavernes dans le Paris du XIII^{ème} siècle, et le chiffre est allé en augmentant jusqu'à la Première Guerre mondiale (30 000 débits de boisson vers 1914). Il en reste à peu près 8 000 aujourd'hui.

À l'échelle du territoire national :

En 1915, on dénombre 320 381 bistrotts.

En 1925, 311 000 (mais on peut supposer que beaucoup sont morts à la guerre).

En 1935, 291 000.

En 1946, 249 000.

En 1955, 237 000.

En 1965, 208 000.

En 1975, 191 000.

C'est tout juste si, de nos jours, survivent 50 000 bistrotts dans la France entière.

Depuis qu'il se trouve des émigrés, il existe des cafés dans lesquels ils se rejoignent, parlent leur langue maternelle, s'entraident, retrouvent leurs racines dans des effluves et des goûts souhaités authentiques. Citons les cafés bretons de Montparnasse ou les cafés juifs du centre de Paris, et amusons-nous à recenser les noms de bistrotts à vocable berbère. Chaque gare, chaque rue ouvrière de Paris avait ses bistrotts d'immigrés, et chaque vague d'immigration entraîne l'ouverture de nouveaux cafés refuges. Les Chtimis se retrouvent le long de la gare du Nord. Les Normands sous Saint-Lazare. Les Antillais ont leurs adresses à l'extrême Clignancourt, tout comme les Mauriciens ont les leurs dans la rue des Pyrénées.

Les Auvergnats (au sens large du terme incluant les Aveyronnais et les Corrèziens) ont peut-être été pionniers dans cette idée de communauté. Arrivés les premiers de l'exode rural de la Restauration, il ont été poussés à la reconversion par le raccordement de l'eau courante dans les immeubles bourgeois du Second Empire. Plus besoin de porteurs d'eau, ils se sont faits porteurs de charbon. Et ils ont alors occupé les premières boutiques d'artisans fermées par les progrès industriels qu'ils ont rectifiées en dépôt de bois et charbon avec café chaud en prime. La femme dans la salle, le mari aux livraisons, les gamins dans la cave. Après aux gains et au labeur, crocodiles de

la duraille, "serpents boa" comme disait Audiard, les Auvergnats constrictorisent le Paris bistrotier en un demi-siècle. Ils ont leur circuit, leurs fournisseurs, leurs conseillers municipaux, leurs députés, et même leur journal, le célèbre *Auvergnat de Paris* fondé à la fin du XIX^{ème} siècle par Louis Bonnet.

Un espace politique

Au café, on parle de tout et de rien. Pendant longtemps, et jusqu'aux années 1970, le café est le lieu où circule l'information nationale. Aujourd'hui encore, c'est dans le café du village ou de quartier que l'on apprend les ragots, bref, la vie de quartier, la vie de village. Le café est par excellence le lieu de la rumeur. C'est aussi le poumon de la flicaille.

Balzac, 1816 : « *Un jeune commis voyageur nommé Gaudissart, habitué du café David, se grise de 11 heures à minuit, avec un officier à demi-solde. Il eut l'imprudence de parler d'une conspiration ourdie contre les Bourbons, assez sérieuse et près d'éclater. On ne voyait plus dans le café que le père Canquouelle qui semblait endormi, deux garçons qui sommeillaient et la dame du comptoir. Dans les 24 heures, Gaudissart fut arrêté, la conspiration était découverte. Deux hommes périrent à l'échafaud. Ni Gaudissart ni personne ne soupçonna jamais le brave père Canquouelle d'avoir éventer la mèche. On renvoya les garçons, on s'observa pendant près d'un an et l'on s'effraya de la police.* »

Dès le XVIII^{ème} siècle, la police voit d'un mauvais œil la multiplication de tels endroits et entreprend systématiquement de les contrôler. Ainsi, véritable prolongement de la place publique, le café se trouve à la fois à l'origine de la culture populaire et d'une opinion publique embryonnaire.

À Pompéi déjà, on retrouve de nombreuses fresques et inscriptions à caractère électoral ou polisson sur le mur des tavernes. Au Moyen Âge, nous avons des noms qui sont tout à fait évocateurs : *Le grand godet*, place de Grève, *Au bon paradis*, rue Beaubourg ; *le cabaret de la Cornemuse*, *le cabaret du Puits qui parle*, rue de la Harpe sont autant de rendez-vous des basochiens, des clercs, des étudiants. Sous l'Ancien Régime, Restif de la Bretonne écrit : « *Les cafés réunissaient autrefois des hommes libres qui ne pouvaient être plus convenablement rassemblés que dans un endroit public. Les Rousseau, les Marivaux, tous les gens de lettres se rendent au café.* »



Enseigne de taverne à Pompéi (I^{er} siècle après JC)



**"Les buveurs", sculpture sur bois du XIV^{ème} siècle
Eglise de Montréal (Yonne)**

Cela fait du bistrot le lieu identitaire de l'honnête homme, surtout quand il est malhonnête. Comme l'évoque Alphonse Allais : « *Ce qui est ennuyeux, ce n'est pas, à certains moments de la vie, de changer d'opinion politique. C'est qu'on est obligé, en même temps, de changer de café* ». Arthur Young, au XVIII^{ème} siècle, est stupéfait devant le spectacle des orateurs du Palais Royal du début juillet 1789, sortir du Nemours pour haranguer les foules. À la différence du cercle ou du salon, le café reste populaire, car ouvert à tous.

À la mort de Voltaire, à la mort de Marat, à la mort de Saint-Fargeau, les dépouilles sont même exposées dans les cafés. Interdites ou surveillées de près, les associations politiques ont depuis le XVIII^{ème} siècle, affectionné les cafés pour leurs réunions. Pendant la Révolution, les cafés abritent le siège des sociétés patriotiques et autres clubs. Le *Procope* accueille tour à tour le club des Cordeliers, très proche des classes populaires, ou le club des Jacobins, plus élitiste. De là, à l'abri des regards, partent les émeutes ou les coups d'État de demain.

Sous la Révolution, les cafés deviennent le siège des chapelles politiques : café des Montagnards, des Girondins, des Royalistes, des Dantonistes ou des Sans-culottes. Parce qu'il est discret et qu'il constitue souvent un terrain neutre, il a permis aux politiques de faire des alliances, contre-nature, mais terriblement efficaces. C'est dans une arrière-salle du café de la rue du Paon que s'échange, le 23 octobre 1892, la fameux baiser entre la Montagne et la Gironde dont parle Victor Hugo dans *Quatre-vingt treize*. Plus tard, face à un régime parlementaire très fluctuant, le café est un terrain propice aux alliances des républicains. C'est ainsi au *café Riche* que s'organise, en 1877, le rassemblement au centre gauche de l'union républicaine autour de Gambetta, qui lui permet de remporter la majorité à l'Assemblée lors du fameux coup du 16 mai. C'est au moment où la presse connaît une véritable révolution dans son mode de fonctionnement que le café accueille les journalistes non seulement pour recueillir des bruits, mais aussi pour y écrire leurs articles. Il y a bien avec la presse, d'un côté, et les cafés, de l'autre, une synergie qui est le socle même de notre culture républicaine.

Le café a son panonceau, son sigle : dès le Moyen Âge, chaque taverne est indiquée par une enseigne, laquelle est anecdotique ou suggestive. Elle est là pour appâter le chaland, à une époque où toute publicité est en principe interdite par l'Église. Elle a souvent un sens satirique voire pamphlétaire. Ainsi, un jour, victime d'un

collecteur d'impôts, qui n'était pas très sympathique et borgne, un cabaretier a intitulé son établissement *Au Borgne qui prend*, et il a fait faire une magnifique enseigne avec une caricature de son collecteur d'impôts. Le cabaretier a également porté plainte, faisant appel au roi contre ce qu'il estime être un impôt indu. Il se trouve qu'il obtient finalement gain de cause et se voit restituer une part de l'argent qu'on lui avait pris. Alors il a descendu son enseigne et a scié devant tout le monde le "p" de "prend" pour que ça donne *Au Borgne qui rend* !

Il y a bien un jeu visuel, un jeu gustatif, un jeu collectif dans les cafés du Moyen Âge.

Un espace pluriel

Pour la plus grande partie des gens de la ville, le logis est trop petit pour recevoir des amis. C'est donc à la taverne que l'on se rencontre, que l'on discute, que l'on traite ses affaires. Les gens, les compagnons, les petits maîtres, les voyageurs, les escoliers... « *C'est tout le petit peuple qui fréquente les tavernes, mais aussi tous les marginaux. Les "vol-frangines", les chevaliers de la forêt, les moines vagabonds défringués, les navigateurs, les semeurs de désordre : la taverne intègre toute la contre-société des exclus.* » (Luc Bihl-Willette, *Des tavernes aux bistrots*, L'Âge d'homme, 1997)



**Alexandre Steinlen, intérieur de café,
gravure pour "L'affaire Crainquebille" (1901)**

Car la taverne n'est pas seulement un endroit où l'on boit. On y discute, on y critique les autorités, mais surtout on y rencontre les filles légères et on y joue aux cartes, aux dés. François Villon, en particulier, s'est fait le chantre de cette contre-société. C'est là que les voyageurs descendent se restaurer, se rafraîchir, que les bourgeois traitent leurs affaires, que les compagnons trouvent de l'embauche. Et oui, le cabaret, c'est aussi Pôle-emploi !

Bien souvent, notaires et avocats reçoivent leur clients dans la salle commune. C'est au cabaret du village que le receveur des tailles fixe le rôle des impôts de la paroisse, et bien souvent, c'est au cabaret que siège la juridiction seigneuriale.

Évidemment, l'église va poursuivre une offensive multiséculaire contre le lieu de débauche, d'autant que les prêtres ne sont pas les derniers à les fréquenter.

Pierre Goubert notait qu'entre 1650 et 1679, l'évêque de Beauvais fit passer en jugement plus de 400 prêtres dans un seul diocèse de 438 paroisses, et que plus de 300 ont été condamnés pour trop fréquenter le cabaret, ou ses dames, ou les deux à la fois ! Ce n'est pas de l'anticléricalisme, ce sont des statistiques...

Le café est donc un lieu charivarique par essence, ce que les autorités publiques vont s'employer à combattre à partir du XIX^{ème} siècle. De nos jours, le cafetier a paradoxalement un rôle pivot ambivalent. Il peut être un rempart contre l'ordre social ou être son plus grand auxiliaire.



Edgar Chahine, ambiance de café, in "Mitsou" de Colette, 1930

Concluons avec le pape du troquet, à savoir Antoine Blondin, dans *Un singe en hiver* :

« Il s'arrêta au coin de la rue du Bac (...). Son attention fut attirée par le rectangle éclairé du Barbaque, dernier écueil avant la vie rangée. À l'époque où les générations

CONFÉRENCES / DÉBATS



L'Université Populaire de Saint-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.

Taverne, cabaret : typologie

On distingue taverne et cabaret. Dans la taverne, plus populaire, on se contente de vendre du vin à pot. Dans les cabarets, on met la table et les assiettes, et on donne à manger en même temps que le vin. Les taverniers ne sont d'ailleurs pas d'accord du tout, et après un siècle de résistance, il obtiennent eux aussi le droit de donner à manger. En principe, parmi ces deux espèces, on distingue cinq catégories d'établissements :

- le marchand de vin, qui vend "à pot renversé", c'est-à-dire au comptoir. Mais il peut aussi vendre "à huis coupé et pot renversé", c'est-à-dire directement du dehors.
- le tavernier chez lequel on peut s'asseoir mais qui n'offre ni table, ni nappe, ni couverts.
- le cabaretier qui est la catégorie au-dessus, et qui, lui, vous offre le véritable couvert.
- l'aubergiste qui, en outre, offre le gîte.
- le limonadier qui, outre le vin, offre des liqueurs, du citron, du café, du chocolat.

du couvre-feu aspiraient à retrouver les approches de l'aube, une Aveyronnaise charbonneuse tenait là un débit de boissons dont le mérite, le moins secret, était de ne fermer jamais. Elle s'appelait Blanche dans la nuit noire, et sa silhouette noire ne tarda pas à recevoir l'hommage de toute la nuit blanche. Certains ivrognes lui vouaient le culte qu'on réserve aux icônes. Mais son extraordinaire taille de guêpe étranglée sous une poitrine de commis, son œil de jais surplombé d'une tignasse engluée dans la laque donnait plutôt à ce personnage dont on ne connaissait que le buste et son reflet sur le zinc, l'aspect fabuleux de la Dame de pique affligée de l'accent des Auvergnats de Paris. La mode s'accordant à la nécessité, boire le dernier verre chez elle était devenu l'épilogue attendu d'un roman qui tirait ses envoûtements de la répétition. »



Photo du film "Rue des prairies", de Denys de la Patellière (1959)

Les conférences-visites-débats du cycle "Les dimanches au musée" se déroulent au Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis 22^{bis}, rue Gabriel Péri - Métro Pte de Paris chaque premier dimanche du mois, de 15h00 à 17h00. L'entrée est libre.

MUSÉE D'ART
ET D'HISTOIRE

SAINT-DENIS

